

Sciences pour  
la communication

Grammaire, lexique,  
référence.  
Regards sur le sens

Mélanges offerts à Georges Kleiber  
pour ses quarante ans de carrière

L. de Saussure, A. Borillo, M. Vuillaume (éds)

Peter Lang

Sciences pour  
la communication

Grammaire, lexique,  
référence.  
Regards sur le sens

Mélanges offerts à Georges Kleiber  
pour ses quarante ans de carrière

L. de Saussure, A. Borillo, M. Vuillaume (éds)

Peter Lang

# Kleiber et la référence comme accord intersubjectif

Louis de SAUSSURE, Université de Neuchâtel

Marcel VUILLAUME, Université de Nice

Andrée BORILLO, Université de Toulouse – Le Mirail

Dans un article resté dans les mémoires pour son analyse profonde des rapports entre langage, référence et réalité, Kleiber (1997)<sup>1</sup> expose un raisonnement rigoureux qui permet de renvoyer dos à dos l'anti-objectivisme radical des approches d'inspiration socioconstructivistes et structuraliste d'une part et le réalisme de la référence directe en quelque sorte présupposée dans toute une tradition sémantique formelle, qui tend à réduire l'organisation sémantique des phrases à leur adéquation au réel 'tel qu'il est', d'autre part. Sa réflexion se développe autour de la question de savoir si le monde extra-linguistique doit être intégré à l'analyse linguistique – entendre «sémantique» – et le cas échéant, comment. Sa réponse, étayée par une démonstration systématique des failles des deux postures radicales, consiste en quelque sorte à montrer que les mots grammaticaux sont instructionnels, mais que les lexèmes représentent des ensembles de propriétés (prototypiques ou non) formant l'accord intersubjectif sur le réel. Le langage, ainsi, est une sorte de représentation du monde.

Quelle est l'actualité de son propos? De part et d'autre, de nouveaux paradigmes se sont faits jour, en particulier celui dit de la «grammaire émergente» (Hopper 1998), qui suggère que la grammaire en usage fait l'objet de renégociations constantes, voire que la grammaire est un *produit* constamment réélabore de la communication langagière en cours; ou, du côté du relativisme linguistique dans sa version plus récente, due aux travaux de Levinson (2000; 2003), le redéploiement de la vieille hypothèse Sapir-Whorf avec de nouvelles données, en particulier sur le repérage de tribus aborigènes dans l'espace. Du côté réaliste, ou universaliste, la philosophie du langage peine également à s'y retrouver, entre les sémantiques d'inspiration déictique, où tous les éléments linguistiques référentiels sont instructionnels à la manière des déictiques (une approche dont on trouve des fondements dans des travaux comme Keyser 1987, que

1 Kleiber G. (1997), «Sens, référence et existence: que faire de l'extra-linguistique?», *Langages* 127, 9-37.

Kleiber discute, mais aussi dans l'indexicalité kaplanienne), et les travaux de la pragmatique, qui ouvrent aujourd'hui la psycholinguistique expérimentale vers le domaine du sens en contexte, opérant la jonction avec le domaine plus général des sciences cognitives, de manière plus concrète que par l'élaboration de théories du traitement de l'information.

Ces dernières traditions, empreintes de réalisme philosophique (on peut penser à Sperber & Wilson 1995 par exemple), proposent une version représentationnelle du langage, dont la finalité a bien à voir avec l'information au sujet du monde extra-linguistique, mais par le truchement des représentations mentales: les énoncés représentent des *représentations* – des pensées – de faits; ils sont donc des représentations, publiques, d'autres représentations, privées, à savoir les pensées. Cette posture est on ne peut plus classique, et il n'est pas absurde de la trouver formulée chez Augustin déjà dans son *De Dialectica*, et, dans la version que donne Port-Royal de la notion de signe, qui ne fait que reprendre la sémiotique stoïcienne. La critique faite par Saussure, disons par les scripteurs du *Cours*, envers ceux qui pensent que la langue est une liste de mots «correspondant à autant de choses», tombe à côté, puisque personne ne tient le mot *Lit* pour un «correspondant» de la classe d'objets à laquelle il réfère, mais bien plutôt, d'un concept ou d'une pensée de lit, laquelle, bien entendu, réfère potentiellement à des lits du monde (entre autres). Tout le mouvement plus ou moins déconstructionniste, socioconstructiviste, poststructuraliste, qui a pesé sur la linguistique, pourtant, s'est en quelque sorte émerveillé de l'argument, donc d'inspiration saussurienne, qui veut que les mots soient inadéquats à une quelconque réalité, laquelle est de toute manière en dehors de toute appréhension objective; cette erreur à propos de la sémiotique ancienne et l'élaboration d'un modèle alternatif a construit une conception internaliste, où rien ne réfère (c'est le «rejet de la référence») mais tout fait sens par rapport à d'autres éléments d'un système. Comme le rappelle Kleiber avec d'autres termes, un tel système mène à une aporie, chaque terme reposant sur les autres, d'où les problèmes suscités par une sémantique componentielle purement différentielle.

L'article de Kleiber (1997), conformément à la saine prudence de son auteur, n'adopte pas de position forte sur la manière dont l'esprit traite l'information, tout en posant comme essentielle une distinction cruciale entre les contenus procéduraux ou instructionnels, d'une part – éléments grammaticaux – et les contenus représentationnels, conduit à des propositions tout à fait conformes aux positions classiques en les revivifiant: le langage est signe non du monde mais des pensées au sujet du